

[Afghanistan Digital Library](http://afghanistandl.nyu.edu/)

adl0974

<http://hdl.handle.net/2333.1/d2547frt>



This is a PDF version of an item in New York University's Afghanistan Digital Library (<http://afghanistandl.nyu.edu/>). For more information about this item, copy and paste the "handle" URL above into a web browser.

When referring to or citing this item please use the "handle" URL and not this document or the URL from which you downloaded it.

All works presented on New York University's Afghanistan Digital Library website are, unless otherwise indicated, in the public domain. The images available on this website may be freely reproduced, distributed and transmitted by anyone for any purpose, commercial or non-commercial.

NYU Libraries, Digital Library Technical Services, dlts@nyu.edu



Société des Etudes Historiques
d'Afghanistan

Un Grand Maître Spirituel de l'Islâm

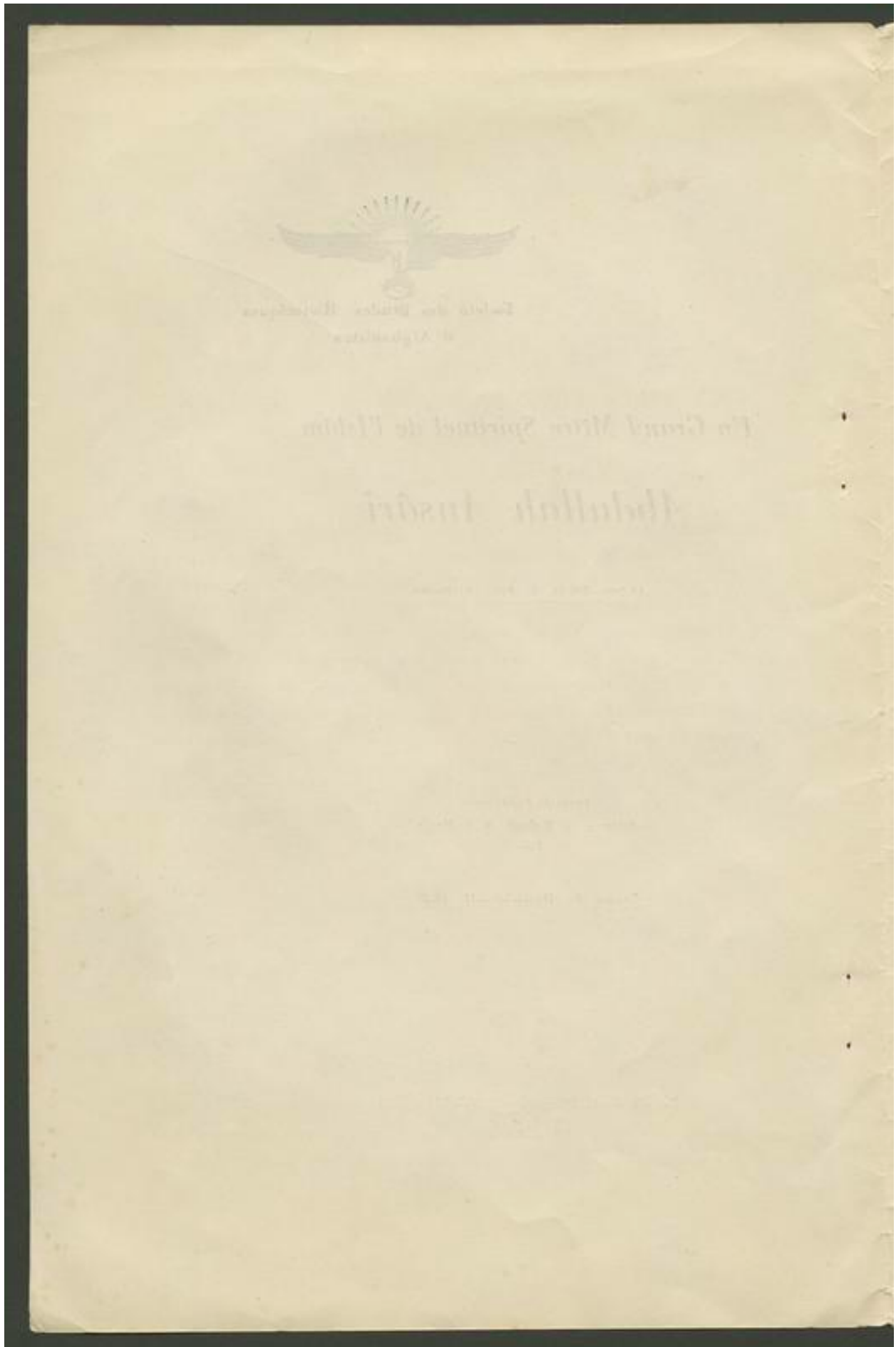
Abdullah Ansâri

11^{ème} Siècle de l'Ere Chrétienne

*Texte de la Conférence
donnée à Kaboul et à Herât
Par*

Serge de Beaurecuil, O.P.

*Extrait de "l'Afghanistan" Vol. XI No. 1
1956*



Conférence délivrée par l'orientaliste français
R. P. Serge de Beaurecueil au salon du Lycée
Habibla, le 21. 12. 1955

UN GRAND MAÎTRE SPIRITUEL D'ISLAM: KHWADJA ABDULLAH AN-ÂRI DE HÉRAT

Excellence, Messieurs.

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que je prends la parole devant vous ce soir. Loïn de venir parmi vous en maître, c'est en chercheur, et donc en disciple, que j'ai entrepris mon voyage en Afghanistan. Or il convient plutôt au disciple d'écouter que de parler. Je me garderai donc bien de vous parler de Khwadjâ Abdullâh Ansari en vous proposant à son sujet des conclusions définitives. Après neuf ans d'études, j'ai la très nette impression d'en être encore au début, et c'est précisément votre concours que je suis venu solliciter pour pousser plus avant des recherches qui vous touchent particulièrement, puisque Pir Ansar fut votre concitoyen et que vous partagez sa langue et ses croyances. Mon souhait le plus ardent est que la collaboration qui s'est inaugurée pendant mon séjour à Kaboul puisse continuer à l'avenir et porter tous ses fruits. L'accueil si merveilleux dont j'ai été l'objet de votre part me donne le ferme espoir que ce souhait pourra se réaliser, et je vous en suis infiniment reconnaissant.

Cette conférence ne sera donc pas celle d'un maître s'adressant à des disciples. Elle sera plutôt l'entretien d'un ami qui fait confidence à ses amis de ce qu'il éprouve, de ce qu'il connaît, et de ce qu'il espère découvrir concernant un ancêtre spirituel commun, qui peut et doit les unir dans une commune vénération et un commun désir de progrès dans l'amour et le service du Dieu Unique. Et cela avec la certitude d'être compris et d'être aidé.

Je commencerai par répondre à la si légitime curiosité exprimée par plusieurs en vous disant comment j'ai été amené à centrer mes études sur la personne et la doctrine du Grand Maître de Herat.

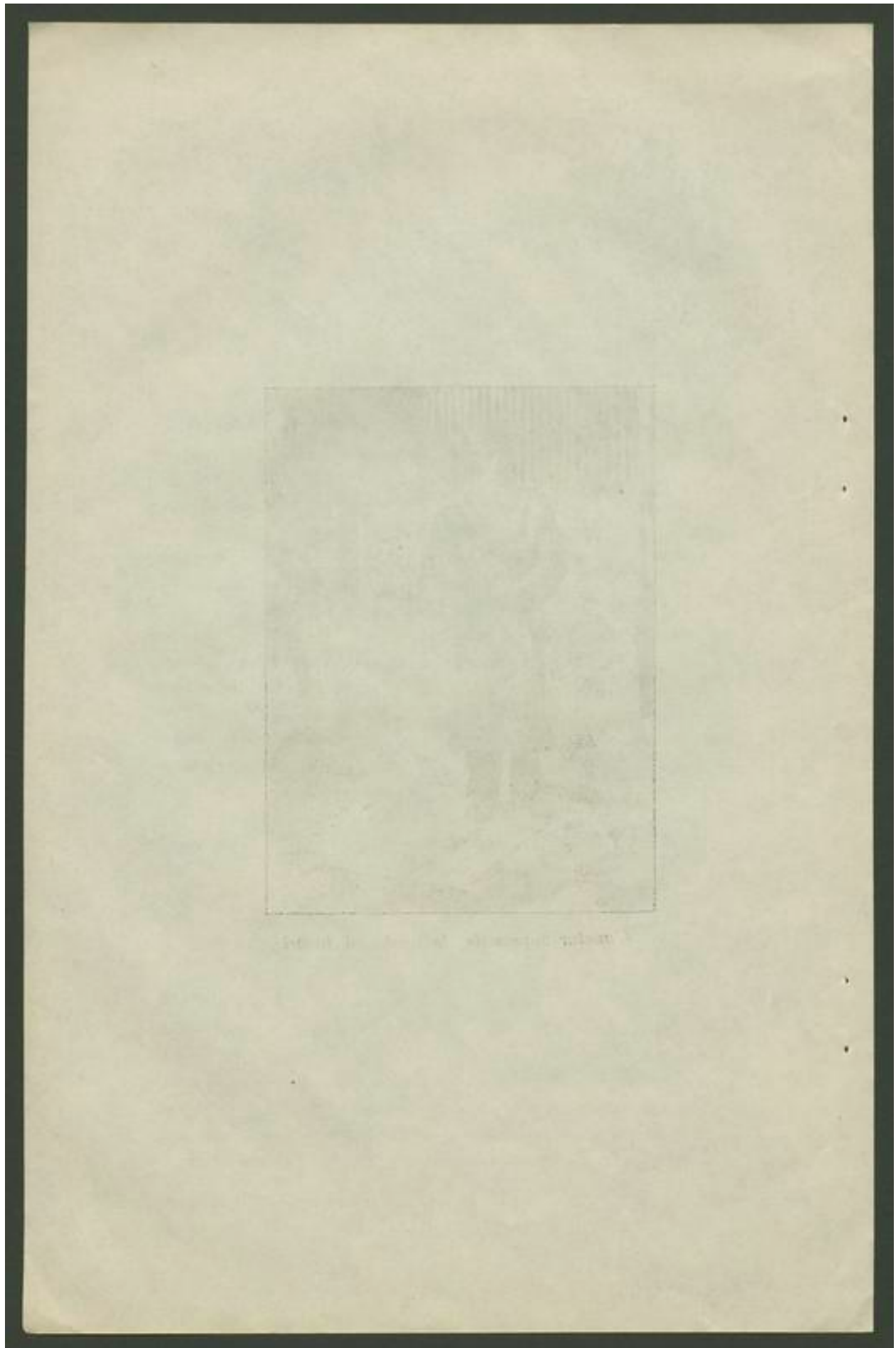
— 2 —

C'est là le fait de circonstances apparemment fortuites, où je n'hésite pas à reconnaître une intervention toute spéciale de la Providence. Envoyé au Caire, comme membre de l'Institut Dominicain d'Etudes Orientales, c'est tout naturellement vers le Soufisme que mon attention s'est trouvée attirée. Ayant consacré ma vie au service de Dieu dans la vie monastique, je me sentais irrésistiblement attiré vers ceux de mes frères musulmans qui avaient engagé la leur dans une voie apparemment si semblable. Je désirais connaître leur expérience et peut-être en profiter pour la conduite de ma propre vie. Je désirais aussi découvrir les voies de Dieu, choisissant ses serviteurs par pure grâce aussi bien parmi les musulmans que parmi les chrétiens. Mais le soufisme est un monde, et pour y avoir accès il me fallait choisir une personnalité particulièrement éminente qui me servirait de guide. Pour orienter ce choix, j'eus recours à un étudiant syrien à l'Université d'al-Azhar, M. Osman Yahya, qui s'intéressait profondément au Soufisme et fréquentait souvent notre bibliothèque. Interrogé, il me fit la réponse suivante: "Je ne sais que vous conseiller. Ce que je puis vous dire, c'est que deux maîtres ont exercé sur ma vie une influence capitale: Ibn Ataallah -Iskandari et Abdullah Ansari". Je ne lui demandai pas davantage. Ayant appris qu'un orientaliste s'occupait des oeuvres du premier de ces deux personnages, je retenais le nom du second, dont j'ignorais tout. J'écrivai alors au Professeur Massignon, qui avait été mon maître à Paris pour lui demander son avis. Sa réponse ne se fit pas attendre; il encourageait chaleureusement mes projets, insistant sur l'importance capitale du Khwadja dans l'histoire du Soufisme. Sans tarder, je commençai à me documenter et à entreprendre les recherches qui, neuf ans plus tard, devaient me conduire parmi vous.

Loin de nous écarter du vif de notre sujet, ce récit me semble très important pour éclairer à la fois le but et la méthodologie de toute étude valable du soufisme. Avant de rechercher les influences qui ont pu s'exercer au cours des âges sur son développement, avant d'analyser d'un point de vue littéraire les oeuvres admirables où il s'est exprimé, il convient de concentrer son attention sur l'essentiel qui est le désir de répondre sans réserve à l'appel de Dieu et à Son amour. Car c'est effectivement cela qui a fait naître le



L'auteur auprès de la tombe d'Ansâri



— 3 —

Soufisme, même s'il lui est arrivé dans tel ou tel cas de devier de l'orthodoxie musulmane. Si nous considérons par exemple la personne et les oeuvres de Khwadjâ Abdullâh Ansari, il faudra aller au-delà de l'étude littéraire ou historique, sans les négliger d'ailleurs. C'est son expérience spirituelle, vécue par lui-même et transmise dans son enseignement, qu'il faudra s'efforcer de comprendre. Allons même plus loin: une telle compréhension n'est possible que si l'on a soi-même un certain goût (zawq) des choses de Dieu et un désir profond de se rapprocher de Lui. Une comparaison me semble très éclairante; elle est d'ailleurs de l'enseignement d'Ansari qui s'est toujours complu à présenter la vie spirituelle et son progrès sous la forme d'un itinéraire à parcourir. Lorsque vous voulez connaître un pays, vous pouvez d'abord consulter une carte; vous pouvez y ajouter la lecture d'ouvrages composés par des voyageurs, illustrés de splendides photographies. La connaissance, si réelle qu'elle puisse être, que vous aurez pu ainsi acquérir ne prendra cependant toute sa valeur que si vous vous rendez personnellement dans cette contrée, que si vous en goûtez les paysages et liez amitié avec ses habitants, que si elle devient de quelque manière votre seconde patrie. Ainsi en est-il du soufisme; on ne peut vraiment le connaître qu'en s'engageant personnellement, comme les soufis l'ont fait, sur cette voie difficile qui doit nous rapprocher de Seigneur. C'est donc bien avec raison qu'un grand personnage de votre pays me demandait si j'étais soufi moi-même; je ne pus lui répondre, car c'est le secret de Dieu. Mais ce que je puis vous dire, c'est la conviction, profonde qu'est la mienne, qu'il est vain, qu'il est presque sacrilège, d'aborder le soufisme en se limitant à ses manifestations extérieures, sans chercher soi-même Dieu avec tout son être.

Si telles sont les dispositions requises pour aborder l'étude de Khwadjâ Abdullâh Ansari, on peut se demander à quel résultat on risque d'aboutir. Rappelons-nous la réponse de mon ami du Caire. Le Saint de Herat ne lui était pas cher pour l'harmonie de ses Monadjat (il les ignorait d'ailleurs, ne connaissant que les Manazil us-Sa'irin rédigées en arabe); ce n'était pas non plus à cause du rôle exceptionnel qu'il joua dans le Khorassan du Vème siècle de

— 4 —

l'Hegire ; c'était seulement parce qu'actuellement il avait bouleversé sa vie et lui avait permis de se rapprocher de Dieu. C'est dire que ce n'est pas seulement un personnage du passé que nous étudierons dans nos recherches. Même si depuis neuf cents ans ses cendres reposent au Gázargāh, il demeure d'une actualité parfaite, puisqu'il est encore capable de transformer nos vies, et de les orienter davantage vers Dieu. Notre étude devra aboutir à une rencontre : rencontre d'un ami, d'un maître et d'un guide, afin de faire route avec lui vers Celui auquel il se livra (n'est-ce pas le sens du mot Islam) avec un absolu que nous devons rêver de réaliser nous-mêmes.

C'est dans ces perspectives que je voudrais maintenant vous esquisser le portrait spirituel de Khwadjā Abdullāh Ansari.

Dans la vie de tout homme, l'enfance joue un rôle considérable. C'est particulièrement vrai en ce qui concerne Ansari, et nous sommes surpris de constater la place considérable des souvenirs d'enfance dans les dires qui nous ont été transmis par ses biographes. Prenons place, si vous le voulez bien, parmi les disciples du vieux maître et écoutons-le nous parler de ses premières années :

"Mon père, Abou Maṣṣū'ūr, vivait à Balkh avec le Cherif Hamza Aqili. Un jour, une femme dit au Cherif : "Suggère à Abou Maṣṣū'ūr de me prendre pour femme." Mon père répliqua : "Je ne me marierai jamais !" et il l'éconduisit. Le Cherif lui fit alors cette remarque (prophétique) "Finalement, tu te marieras et tu auras un fils. Et quel fils !..." Lorsqu'il fut venu à Herat et se fut marié, je vins au monde ... C'est au Qohandiz que je suis né, et c'est là que j'ai grandi. Ma naissance eut lieu un vendredi, au coucher du soleil, le 2 chabān 376... Je suis "printannier", c'est-à-dire que je suis né au printemps ; et j'ai toujours beaucoup aimé le printemps. Le soleil se trouvait au septième degré du Taureau quand je suis né... C'était au milieu du printemps, à l'époque des fleurs et des herbes odoriférantes."

— 5 —

Ce petit texte est précieux pour nous donner l'ambiance du foyer où naquit Ansari. Passons sur l'erreur de la date rapportée par Djami; et il est facile de la rectifier d'après d'autres documents et de lire 396 au lieu de 376. Retenons seulement que le père d'Ansari un soufi, qui pensait même renoncer au mariage pour réserver à Dieu seul tout son amour. Il fit certainement régner dans son foyer cette vie de piété profonde qu'il avait connue à Balkh. Un jour, il devait d'ailleurs fermer sa boutique et, abandonnant les siens, retourner près du cherif pour y finir sa vie. Ansari reconnaît lui-même l'influence exercée sur lui par son père. L'exemple et les conseils de ce dernier lui profitèrent plus encore que l'enseignement de tous les maîtres qu'il devait fréquenter par la suite. Notons aussi l'exquise sensibilité dont il ne se départira jamais, malgré les violences d'un tempérament de feu. Même aux époques de lutte opiniâtre au service de sa foi, il demeurera l'enfant du printemps, aimant les fleurs et les parfums champêtres.

Suivons maintenant sa croissance, en commençant par ses premiers pas hors du foyer paternel:

"On me mit d'abord dans une école de femme. On trouve que cela avait des inconvénients. A l'âge de quatre ans, on m'envoya donc à l'école de Mâlini. A neuf ans, j'écrivais déjà sous la dictée du Qadi Abâ Mançour et de Djârroudi. J'avais quatorze ans lorsqu'on me fit prendre place dans les assemblées. J'allais alors à l'école d'un maître de belles-lettres, et composais les vers de telle manière que les autres en devinrent jaloux de moi."

Les parents du petit Abdullah ont vite fait de reconnaître en lui un enfant prodige, doué notamment d'une mémoire extraordinaire. Très jeune, il étudie et ses succès ont deux conséquences qui se manifesteront toute sa vie durant: d'une part on admire ses talents et les adultes traitent avec lui d'égal à égal; d'autre part, il s'attire la jalousie de compagnons moins doués ou moins assidus au travail. Car l'enfant est un travailleur inlassable, témoin ce souvenir touchant:

"Le soir, quand j'écrivais les traditions du Prophète à la lumière d'un flambeau, je n'avais même pas le temps de manger.

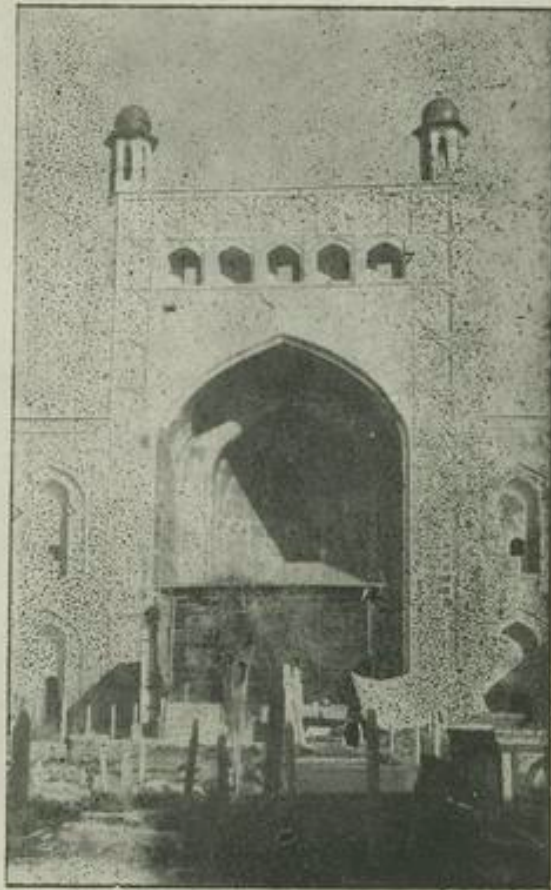
— 6 —

Ma mère coupait alors le pain en petits morceaux et me les mettait dans la bouche; sans que j'aie à cesser d'écrire."

L'école ne pouvait convenir longtemps à un adolescent si précoce. A quatorze ans, nous le retrouvons aux pieds de Yahyâ b. Ammâr dont il suit avec passion l'explication du Coran. Au grand étonnement de tous le maître le désigne à l'avance comme son futur successeur. C'est également à cette époque que le jeune homme écoute les leçons de Mohammed Taqî Sidjistaûi dont l'enseignement devait faire de lui l'un des champions du Hanbalisme. Après la mort de ce maître, qu'il cherissait entre tous, il décide de quitter Herat afin de poursuivre ses études dans les grands centres intellectuels et religieux de Khorasan. En 417, nous le trouvons à Nishapour, puis à Touss et à Bistam. Son désir de s'instruire ne fait que croître avec l'âge. S'agirait-il simplement d'une curiosité intellectuelle exceptionnellement développée, sans lien avec la formation de piété simple reçue à la maison paternelle? Certainement pas. Notons en effet que toute l'attention du jeune Abdullah se concentre sur les sciences religieuses, Coran, Hadith, Fiqh. Il n'éprouve aucun intérêt pour la philosophie et les sciences naturelles. L'étude est avant tout pour lui le moyen d'approfondir sa foi et d'apprendre à y conformer sa vie. Il ne conçoit pas l'idée de pouvoir utiliser ses talents autrement qu'au service de Dieu, et son avidité du savoir est à la mesure de son amour.

Le souvenir ému de son père devait cependant lui poser un problème. Il avait écouté les maîtres les plus célèbres, il connaissait par cœur des milliers de hadith, et bientôt il allait enseigner à son tour. Néanmoins rien rien n'approchait de ce qu'Abou Mansour lui avait donné: ce sens profond de Dieu sans lequel tant de science accumulée eût été vaine. Une rencontre décisive devait lui en donner conscience et l'orienter définitivement vers la voie des soufis. Laissons-lui le soin de nous la raconter lui-même :

"J'avais résolu d'accomplir le Pèlerinage. Je m'en vins à Ray, mais, cette année-là, la caravane ne partit pas, faute de charge suffisante. Au retour, il m'arriva de rencontrer Khârqâni. Dès qu'il m'aperçut, il s'écria: "Entre chez moi, ô toi que je desi-



*Gāzar-gāh: aywān au dessus de la tombe
du Maître*



CHINESE UNIVERSITY OF HONG KONG
LIBRARY

— 7 —

rais tant; C'est de la haute mer que tu es venu " A part Dieu nul ne saurait dire la signification de cette exclamation: "C'est de la haute mer que tu es venu!" C'est de Lui que venait aussi cette autre reflexion: "Celui qui mange et qui dort, c'est bien autre chose! . . ." A peine eus-je entendu ces paroles, que moi-même j'étais devenu Kharqani. Il eut pour moi des egards qu'il ne temoigna à personne d'autre. Au milieu de la conversation, il me disait: "Ne discute pas avec moi: tu es un savant et je ne suis qu'un ignorant . . ."

Rencontre touchante de ces deux hommes, si différents par l'âge et par la culture, si proches dans l'appartenance totale au même Seigneur. A travers eux, deux mondes, qu'on a si souvent et si malheureusement voulu opposer l'un à l'autre, manifestent leur harmonie: celui de la science acquise par l'étude, et celui de la connaissance infusée par Dieu dans le coeur de ceux qu'Il aime. Nous ne savons à peu près rien des entretiens qu'eut Ansari avec Kharqani. Ce qui est certain, c'est qu'ils furent pour le jeune homme une revelation. Loin de l'amener à repudier l'étude à laquelle il avait consacré sa jeunesse, ils lui en donnèrent le véritable sens et lui apprirent à la dépasser dans l'intimité avec Dieu. C'est dans ce sens qu'allait se poursuivre l'évolution d'Ansari, capable désormais d'aborder sa longue carrière de maître, de défenseur de la foi, de guide spirituel et d'écrivain.

Je serai bref au sujet cette dernière. Nous la connaissons par ses oeuvres dont nous parlerons tout-à-l'heure, mieux que par les anecdotes rapportées par les biographies. Celles-ci posent d'ailleurs des problèmes chronologiques difficiles à élucider. Je soulignerai seulement ici deux aspects essentiels de l'activité d'Ansari qui aura désormais pour cadre les horizons de sa ville natale, sauf dans les périodes, courtes mais répétées, où il en sera chassé: l'enseignement et la polémique.

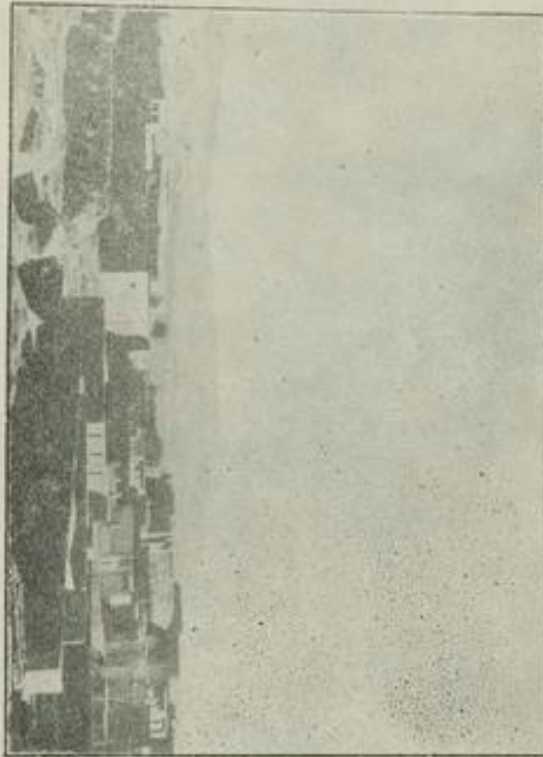
Ansari va s'adonner à l'enseignement avec la même fougue qu'il s'était consacré à l'étude. Mais, de même qu'il n'avait étudié que pour approfondir sa foi, son enseignement sera bien autre chose qu'

— 8 —

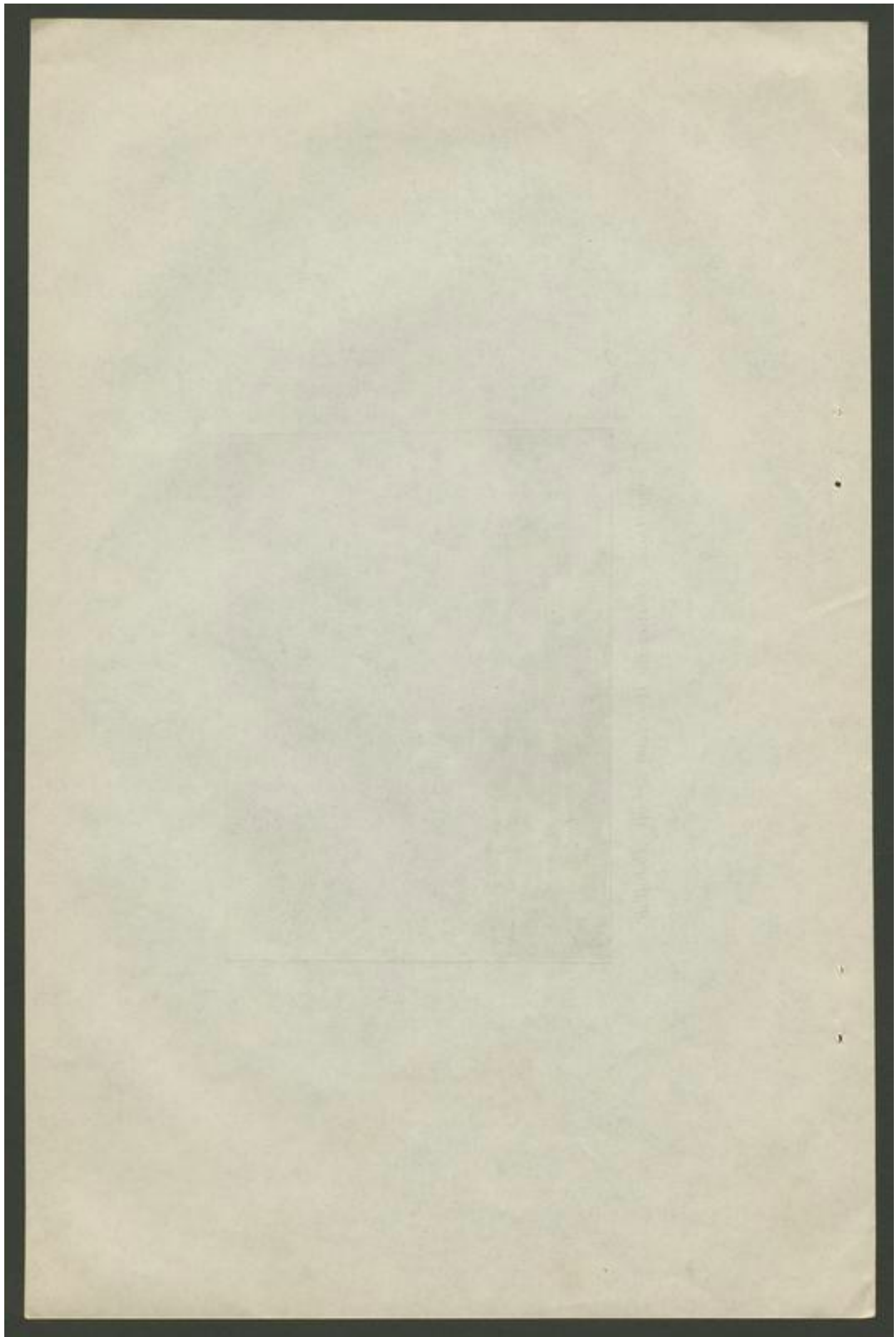
un cours de professeur : il consistera à diriger vers Dieu ses disciples, en leur communiquant à la fois ses connaissances et son expérience spirituelle. A la composition d'ouvrages destinés à des lecteurs inconnus, il préférera toujours le colloque direct avec la liberté et l'à-propos qu'il permet. Il se fera longtemps prier pour rédiger les *Manazil us-sâ'irîn* et c'est plutôt aux *Tabaqât us-Soufiyya* du'il nous faut recourir pour nous faire une idée des séances tenues par le maître, dans la langue dialectale de Hérat. Il y commente la vie et les dires des grands soufis, en y mêlant des souvenirs personnels et des exposés assez développés sur les points qui lui semblent particulièrement importants. Il y enseigne surtout le Coran, s'arrêtant longuement sur certains versets à propos desquels il expose l'ensemble de sa doctrine : ainsi nous savons du'il consacra 360 leçons consécutives au verset XX 101 : *إن الدين سيرة* *أحمد رضا حسنى*.

Il insiste surtout sur l'amour de Dieu qu'il considère comme le début et le terme de tout progrès spirituel. Tel fut l'enseignement d'Ansari, que nous pouvons considérer comme son activité essentielle à laquelle il eut aimé consacrer tous ses instants.

Malheureusement, ce travail paisible devait être continuellement gêné et souvent interrompu par de violentes polémiques. Nous connaissons le tempérament de fan d'Ansari que son attachement farouche à Dieu et à l'orthodoxie musulmane. Or, à son époque, le grand Nizam-ul-molk fonde partout des universités où pour répondre au danger des doctrines Bâtinites, on va enseigner le droit shâfê'ite et l'apologetique ash'arite. Passe pour le shâfêisme : Ansari n'a jamais opposé une école juridique à une autre, et s'il s'est vanté d'être disciple d'Ibn Hanbal, c'est à cause de l'attachement de ce dernier à la seule lettre du Livre. Quant à l'ash'arisme, devenu par la suite l'enseignement commun de l'Islam, il lui apparaît comme une dangereuse hérésie. Étroitesse d'esprit de sa part ? C'est ce qu'on affirme ses ennemis, en le traitant d'homme borné et farouque. Nous préférons, avec ses amis, reconnaître en lui un sens profond de la transcendance de la Révélation. Ansari sait bien que la lettre du Coran pose des problèmes à l'intelligence humaine, notamment en ce qui concerne certains attributs divins. Mais il lui semble sacrilège de prétendre les résoudre par des explications rationnelles.



Kohn-Dash, quartier de Herat où naquit Abdullâh



— 9 —

Il reconnaît dans le Coran la parole de Dieu et cela lui suffit. Il en accepte le mystère. Et le voilà qui se dresse avec véhémence contre tous les raisonneurs. Initiative dangereuse, puisqu'elle l'oppose aux autorités. Qu'importe. Il a conscience du devoir impérieux qui s'impose à lui de revendiquer les droits de Dieu, et rien ne l'arrête. Ses ennemis usent à son égard de tous les stratagèmes : on le dénonce comme un homme dangereux, on va même jusqu'à cacher une idole sous son tapis de prière. Il se défend par les seuls arguments du Coran et la Sunna. A plusieurs reprises il connaît l'exil, parfois dans des conditions des plus pénibles. Il ne se tait pas pour autant, car il estime que ce serait trahir Celui auquel il s'est consacré sans réserve. Et c'est ainsi qu'Ansari termine sa vie, dans la ville de Herat qui l'avait vu naître, grandir, et servir son Dieu dans le don total de soi-même. Vénéré par les uns, détesté par les autres, il s'éteint le vendredi 22 dhu-l-hijja 481 au cours de l'après-midi.

Ce qui nous frappe dans cette longue existence, si mouvementée, c'est la continuité à travers la diversité. Le petit garçon attentif à l'exemple paternel, l'enfant-prodige, l'étudiant passionné pour les sciences religieuses, le maître spirituel et le défenseur de la foi sont bien le même homme, caractérisé par son attachement sans limite à Dieu et à sa religion. Dès ses premières années, il lui avait tout donné et c'est l'absolu de ce don qui se manifeste, au gré des circonstances dans des activités si diverses. Grand soufi, grand savant, maître éminent, lutteur indomptable, ajoutons grand poète; chez lui, c'est tout un, et nous devrions dire simplement vrai musulman ayant "livré" à Dieu et mis à son seul service la vraie totalité de ses talents exceptionnels, de sa personne et de sa vie.

Au début de cette conférence, je vous promettais une rencontre. Je ne sais si j'ai tenu parole. Puissé-je avoir seulement fait naître en vous le désir de vous reporter aux Nafahât ul-Uns de Djâmi et aux Tabagât ul-Hanâbila d'Ibn Radjab, pour y chercher les éléments d'une intimité plus grande avec le grand saint de Herat. Si

— 10 —

ous le voulez bien, mettons-nous maintenant à son école, et parcourons son oeuvre pour en dégager sa doctrine.

Les oeuvres de Khwadjâ Abdullah Ansari sont le parfait reflet de sa vie, telle que nous venons de la décrire. Leur diversité pourrait donner lieu à bien des classifications : oeuvres persanes et oeuvres arabes, ouvrages didactiques, traités polémiques et réflexions intimes, livres composés personnellement par lui et recueils de notes prises par des disciples au cours de ses leçons, etc.

Je noterai tout d'abord que ces oeuvres posent de nombreux problèmes qui sont loin d'être résolus. Sauf en des cas très rares, il est d'abord fort difficile de les dater de façon précise et donc de les situer les unes par rapport aux autres. Par bonheur, l'ordre chronologique peut être établi de façon, à peu près certaine, entre trois ouvrages concernant les demeures de l'itinéraire spirituel (Kitab-e sad Maydân, Manâzil us-Sa'îrin et 'Idâl ul-Maqâmât), ce qui permet de suivre l'évolution d'Ansari concernant la conception qu'il se fait de la marche vers Dieu. De ces trois ouvrages, seul le second, rédigé en arabe, a exercé une influence importante sur les générations postérieures, les écoles les plus opposées (disciples d'Ibn Arabi et partisans d'Ibn Taymiyya) l'ont revendiqué comme leur et l'ont abondamment commenté. C'est lui qui avait tant impressionné mon ami syrien rencontré au Caire. Par bonheur, j'ai pu découvrir les deux autres dont, l'un est actuellement publié alors que le second est sous-pressé.

Outre la question chronologique, on se trouve arrêté par des problèmes ardu de critique littéraire. L'exemple le plus frappant concerne les recueils d'invocations, de poèmes et de conseils connus sous le nom de Mûnâdjât, de Ilâhî-Nama, de Gandj-Nama de Waridât, etc. Quelle ne fut pas ma joie de constater ici que la plupart d'entre vous en connaissait par coeur des extraits. Il en existe des versions innombrables, différant considérablement par leur longueur autant que par leur contenu. Aliment de la

— 11 —

piété populaire, transmis le bouche en bouche au cours des âges, ces dires du Maître risquent fort de s'être transformés et d'avoir fait boule de neige. Est-il possible de retrouver la version originale? Je le crois pour ma part bien que ce soit un travail très délicat; il faut étudier pour cela de très près les Munâdjât contenues dans les Tabaqât us-Soufiyya d'Ansari et dans le Kashf ul-Asrâr, commentaire du Coran, composé quelques années après sa mort et s'inspirant grandement de sa doctrine.

Notons enfin que des ouvrages aussi importants que le Dhamm ul-Kalâm et les Tabaqât us-Soufiyya n'ont encore jamais été publiés, et qu'un gros effort d'édition reste donc à accomplir pour mettre l'œuvre d'Ansari à la portée du public. J'y travaille pour ma part, tout en souhaitant la collaboration la plus large des intellectuels afghans à cette tâche considérable dont l'importance n'échappera à personne.

Ceci dit, parcourons rapidement l'activité littéraire du Pir Ansari afin d'y communier à sa pensée.

Nous commençons par ses œuvres de polémique. Elles sont essentiellement dirigées contre les Motakallemîn et leurs raisonnements apologetiques. Un gros ouvrage est destiné à démontrer l' inanité et le danger de leur démarche, c'est le Dhamm ilm-il-Kalâm wa ahlih. Pour leur répondre sur un point particulier, celui des attributs corporels prêtés à Dieu par le Coran, Ansari rédige également un petit traité intitulé Kitâb ul-arba'in fi s-sifat. Sans nous arrêter au détail, relevons la manière dont le maître entend mener la lutte. Il se place délibérément sur le plan des textes sacrés, qu'il se contente de citer avec à-propos en les appuyant sur de nombreux isnâd. Musulman il s'adresse des Musulmans et c'est au nom de leur foi commune, non de raisonnements de son cru, qu'il s'efforce de les convaincre. Il s'efface complètement devant ce qu'il considère comme la parole de Dieu, plus efficace aux yeux d'un croyant que tous les arguments d'origine humaine. Bel exemple de foi, de science et d'humilité.

— 12 —

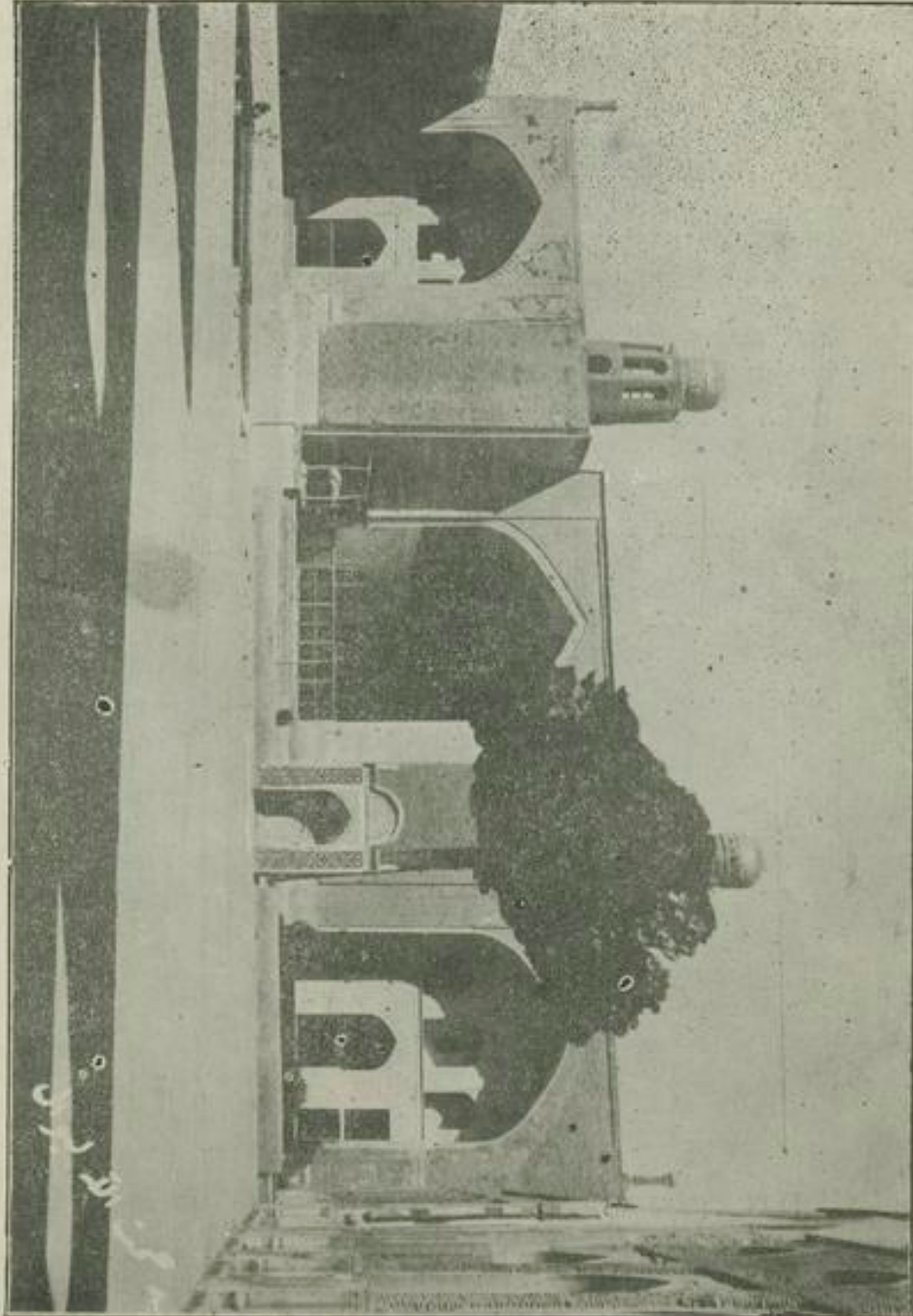
Passons maintenant aux *Tabaqât us Sufiyya*, trop longtemps eclipsées par les *Nafahât ul-Uns* de Djâmi, rédigées dans une langue plus facile, qui les ont à la fois resumées et complétées. Elles n'ont pas été rédigées par le Maître mais par un disciple, d'après les notes prises au cours des leçons. D'où l'aspect un peu desordonné qui les caractérise. Ansari y parle à ses élèves des grands soufis qui les ont précédés, non pour satisfaire leur curiosité mais pour les inciter à suivre leurs exemples et à assimiler leur doctrine. Il n'hésitera pas à développer personnellement certains points mis en cause par telle anecdote ou tel dire, et c'est ce qui le différencie si grandement de Sulami, son prédécesseur en la matière. Ces développements, que Sulami son prédécesseur en la matière. Ces développements, que Djâmi a volontairement écartés, sont d'une importance capitale pour qui s'intéresse à la pensée d'Ansari. Je pense notamment à un petit traité sur les sciences en général, donné à propos d'une parole de Dhaw'n-Nûn Misri, n'a son pareil dans aucune autre de ses œuvres.

Venons-en à l'essentiel, qui est la conception générale de l'itinéraire spirituel et donc du Soufisme.

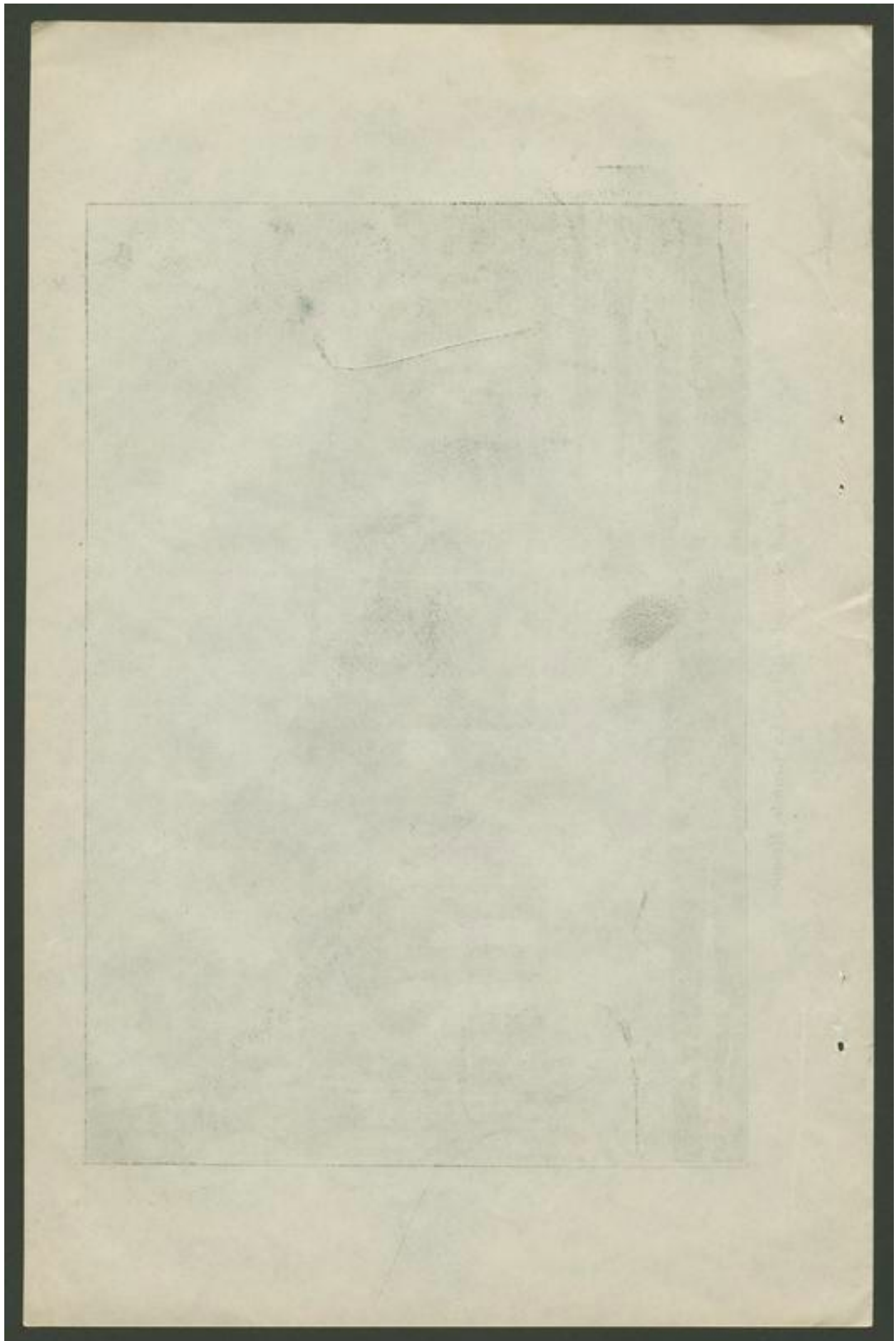
Le première ébauche que nous en ayons nous est donnée dans le *Kitab-e sad Maydan*, notes de cours prises par un disciple en 448 H. Fait important à remarquer, l'enseignement spirituel d'Ansari vient se situer au sein d'un commentaire du Coran, à propos du verset: *III 31* *قل ان كنتم تحبون الله فليحبهن الله ورسوله*.

Le soufi sera celui qui, par amour de Dieu, s'attachera aux pas du Prophète et sera ainsi aimé de Dieu. L'itinéraire à parcourir en cette voie comportera cent "terrains", de la conversion à l'ancantissement et à la subsistance en Dieu. Mais il se resume entièrement dans l'amour, comme Ansari nous le declare explicitement en terminant :

"Ces cent terrains se trouvent submergés dans le terrain de l'Amour. Dieu a dit: "des gens qu'Il aime et qui L'aiment". "Dis: si



Herat: Masjid-e-Djame. La Grande Mosquee



— 13 —

vous aimez Dieu. . . . "L'amour comporte trois demeures: la première est la droiture, l'ivresse, et la dernière le néant."

Chacun des chapitres commence par une citation coranique. Il y a plus dans cette manière de faire qu'un simple procédé de style. C'est sur le Livre que l'auteur entend fonder toute sa doctrine, car c'est pour lui la seule garantie de son authenticité.

Passons maintenant au Kitâb Manâzil us-Sa'irin, rédigé par le Maître une vingtaine d'années plus tard, pour répondre aux sollicitations répétées de ses disciples. On a là une expression exacte de sa pensée en un temps de pleine maturité spirituelle. Il conserve l'idée dynamique d'un itinéraire vers Dieu comprenant cent demeures, avec le souci de toujours fonder sa doctrine sur le seul Coran. Cependant la comparaison entre les deux ouvrages nous laisse entrevoir une évolution très nette. D'abord on constate un progrès dans la précision et dans la finesse des analyses psychologiques; on serait même tenté de se laisser rebuter par une systématisation qui paraît trop rigide, alors qu'une étude plus attentive nous en manifeste l'extrême souplesse et l'adaptation possible à toutes les vocations individuelles. Ensuite, on s'aperçoit que l'intérêt porté à l'effort personnel se trouve diminuer au profit de l'initiative divine. C'est Dieu qui, plus que l'homme, est l'artisan du progrès spirituel. Enfin, au lieu d'être centré sur l'amour, le soufisme y est maintenant présenté comme un approfondissement du Tawhid, une proclamation de la shahâda, non seulement par les lèvres mais par toute la vie. Témoin cette affirmation du dernier chapitre:

"Le Tawhid consiste à éloigner Dieu de la contingence. Les savants n'ont exprimé ce qu'ils ont exprimé, et les saints n'ont indiqué ce qu'ils ont indiqué en cette voie que dans le but de rectifier le tawhid; tout ce qui existe en dehors de lui en fait d'états ou de demeures est entaché de déficiences".

Vous remarquerez ici la rencontre entre la science religieuse qui s'apprend et la connaissance que Dieu donne intérieurement.

— 14 —

Loin de s'opposer, elles se requièrent l'une l'autre pour parvenir au but commun qui n'est autre que la perfection du monothéisme et de l'Islam. On peut donc dire que l'évolution de la pensée et de l'expérience d'Ansari, loin de l'écarter de l'orthodoxie apprise au cours de sa jeunesse, va au contraire vers une fidélité de plus en plus grande à l'essentiel de la religion musulmane. Le soufi est simplement celui qui ne se contente pas des apparences; d'une part la lucidité de sa foi lui fait prendre conscience de l'intervention de Dieu, exclusive et immédiate, dans les choses humaines; et d'autre part, la ferveur de son amour le pousse à consentir à cette mainmise absolue de Dieu sur toute sa vie. Au terme, il ne sera plus que le réceptacle en qui Dieu prononcera son propre tawhîd sans risque cette fois d'en voir trahir la vérité par un quelconque associationisme. Et ce sont ces vers admirables si on veut bien en saisir le véritable sens:

"Personne ne témoigne réellement de Dieu qu'Il est Unique,

Puisque quiconque s'imagine le faire Le renie.

La profession de foi monothéiste de celui qui énonce pareille épithète,

N'est qu'une phrase vaine nullifiée par l'Unique.

Dieu seul fait l'Unique! C'est Lui-même qui unifie son Unité!

Et l'homme qui s'y essaie mérite l'épithète d'athée."
(trad. Massignon)

Tel est le sommet du Soufisme tel que le conçoit Ansari: un effacement total de la creature devant l'unicité absolue de Dieu et ses exigences.

Par la suite, il ne reviendra jamais en arrière. Les quelques pages du Kitâb 'ilal il-maqâmât, dictées au jeune Karukhi à la fin

— 15 —

de sa vie, accuseront encore sa position. L'amour placé au premier plan dans le Kitab-è Sad maydân, n'était déjà plus que la soixante-et-unième demeure des Mânâzil, lieu de rencontre entre l'avant-garde du commun des soufis et les privilèges parmi eux ; ici, il est exclus de la voie de ces derniers. En effet, pour aimer Dieu il faut se poser en face de Lui et donc en quelque sorte s'opposer à Lui. Pour le parfait, il n'y a plus que l'amour provenant de Dieu qui demeure ; il se contente de recevoir en lui et d'y consentir, sachant d'ailleurs que c'est Dieu encore qui, par pure grâce, lui donne de prendre une telle attitude.

J'ai quelque scrupule à avoir ainsi exposé si brièvement la doctrine spirituelle d'Ansari. Je soulignerai seulement le fait qu'elle répond parfaitement à ce que nous connaissons de sa vie ; elle est l'aboutissement d'une aspiration à être momothéiste et musulman jusqu'au bout, non seulement avec les lèvres et avec les membres, avec le plus intime du cœur.

Je n'ai rien dit des Munadjât. Vous les connaissez bien que moi, et sans doute beaucoup mieux que moi. Avec les réserves que je vous ai faites concernant l'authenticité de tel ou tel morceau, je ne puis faire mieux en terminant cette conférence, que de vous inviter à les relire. Non pas seulement pour les admirer, mais pour en approfondir le sens à la lumière de ce que j'ai essayé de vous suggérer ce soir, et vous permettre ainsi d'entrer davantage dans l'intimité du Maître. Bien plus, si vous voulez être fidèle à son désir le plus cher, oubliez-le lui-même, et que ses invocations soient les vôtres. C'est Dieu-même que, dans un Islam vécu jusqu'au bout de ses exigences, elles vous feront rencontrer.

C'est là-dessus que je terminerai cette conférence. Dans quelques jours, je visiterai la tombe de Khwâdja Abdullah Ansari. J'y méditerai et j'y prierai, et dans ma prière je ferai mémoire de vous qui m'avez si aimablement écouté ce soir. Avant de vous quitter, je dois vous dire que mon séjour dans votre pays a marqué profondément ma vie. Mon souhait le plus ardent est de pouvoir vous retrouver.

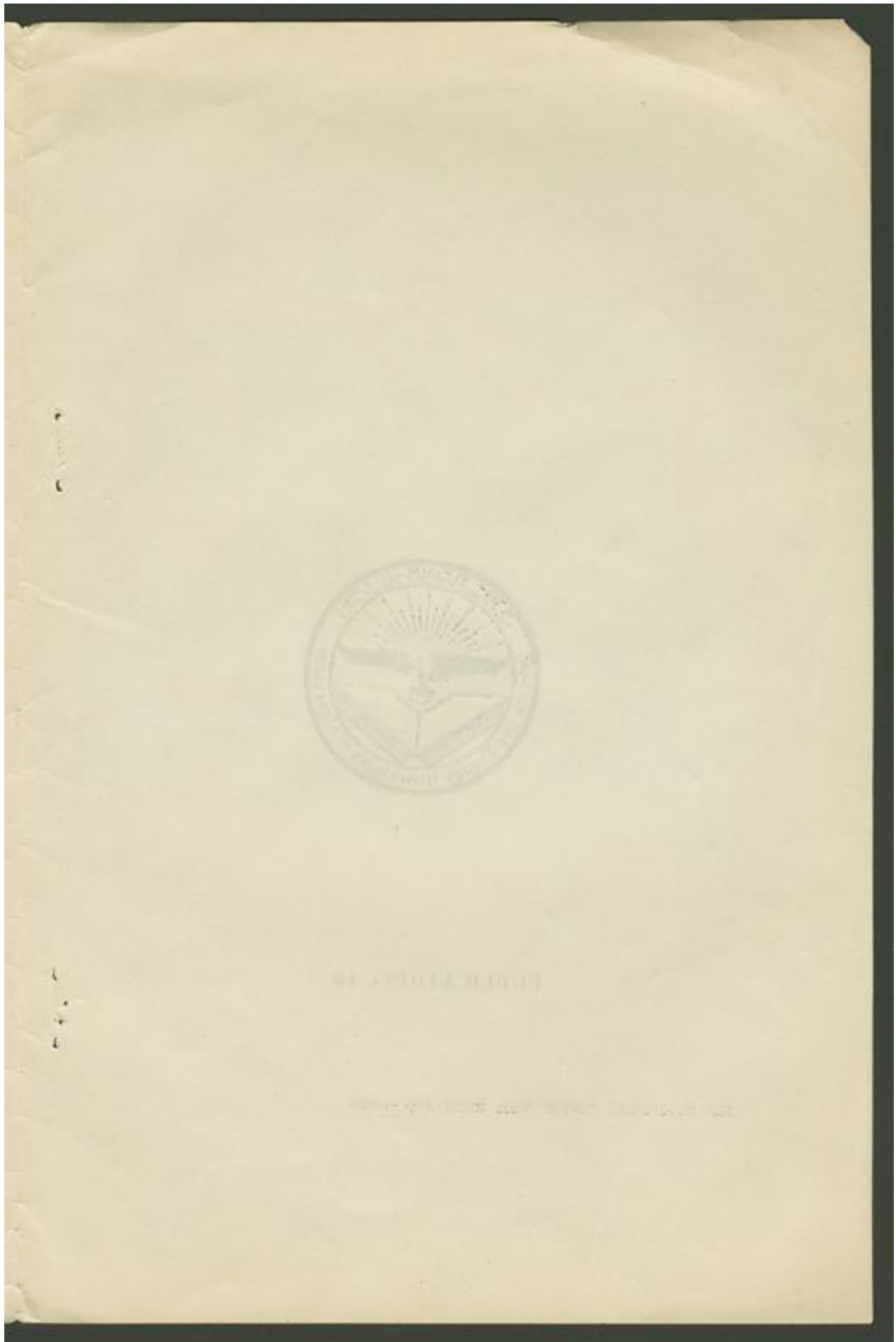
— 16 —

bientôt afin de poursuivre, au milieu de vous et avec vous, des recherches qui me sont chères. Puissent-elles aboutir, dans une collaboration fraternelle, à mieux connaître et mieux aimer le grand Saint de Herat, à lui susciter de fervents disciples, et à glorifier ainsi le Dieu Unique (qu'Il soit exalté).

Que la paix et la miséricorde de Dieu reposent sur vous!

Kâbul, le 7—11—55

Serge de Beurecueil O. P.





PUBLICATION : 42

The Government Central Press, Kabul - Afghanistan